# L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 13 JUILLET 1899. No. 21.

## LE PAYS EST PROSPER

Les rapports des présidents des différentes banques canadiennes sont toujours attendus avec impatience par le public, ils réflètent exactement l'état financier et commercial du pays.

Au cours de ces rapports il nous est donné de lire que le commerce est excellent et que notre position financière ne laisse rien à désirer.

Un des derniers rapports qui soit parvenu à la connaissance du public est celui fait par le gérant de "The Canadien Band of Commerce" aux actionnaires de cette institution. Au cours des remarques qu'il fait je lis le passage suivant que je crois intéressant de reproduire pour les lecteurs de "La Tribune" :

" Il y eut un temps où les fermiers satisfaisaient leurs obligations les plus pressées, mais non leurs dettes courantes ; cette année non seulement le fermier à bien payé, mais aussi bien acheté, et le petit commerce en retour a fait honneur à ses affaires, mieux qu'il ne l'avait fait depuis plusieurs années, en payant avant les échéances et souvent en payant argent comptant, ce qui ne s'était jamais vu auparavant. Voilà quelques-unes des grandes lignes qui figurent dans les tableaux auxquels le ministre des finances a fait allusion dans son récent discours sur le budget. Nous constatons que les importations et les exportations, l'acquit commercial en faveur du pays, le tonnage des expéditions, le nombre des milles de chemins de fer parcourus, l'expédition du trafic, les assurances sur la vie et contre le feu en force, les dépôts et l'escompte des banques, non seulement accusent des chiffres beaucoup plus considérables que ceux des années dernières ; mais jamais dans notre histoire, nous n'avons vu mieux. Les faillites commerciales n'ont jamais été moins nombreuses que depuis 1884, bien que l'escompte des banques soit d'environ 50 pour cent plus considérable qu'à cette époque. Nous n'avons pas besoin d'analyser longuement ces faits pour vous persuader de notre prospérité."

J'ai déjà dit, ici, que notre patrie traverse une ère de prospérité inouie dans les annales de son histoire. Les uns attribuent cela au système politique suivi, d'autres à des causes différentes : mais le fait existe, c'est là l'important.

Laissons pour le moment, sommeiller nos animosités de partisannerie ; cueillons la manne qui tombe : cela ne peut durer éternellement ; profitons-en : il sera toujours plus que temps de nous rejeter dans le brasier de la politique. En peuple prévoyant amassons pour l'avenir qui certainement nous ménage des surprises.

A. BOURGAULT.

## UNE NOUVELLE MENTALITE

A l'occasion de la célébration très prochaine de la St. Jean Baptiste, la "Gazette" sonne ce matin une note à la fois juste et sympathique. Faisant un retour vers le passé, notre confrère remonte jusqu'à notre grande manifestation nationale de 1874 pour revenir jusqu'à nos jours en constatant que ces congrès de notre race n'ont pas produits de résultats pratiques et que depuis vingt-cinq ans nos compatriotes n'en ont pas moins continué à prendre le chemin des Etats-Unis au lieu de pousser vers l'Ouest, c'est-à-dire vers ces riches et lointaines régions canadiennes ouvertes à la civilisation par des trappeurs et des pionniers canadiens-français.

Nos fêtes nationales ont trop été jusqu'ici des feux d'artifice, des sonneries de fanfares, des cérémonies sentimentales ; aussi nous en avons tiré bien peu de chose d'utiles comme élément, comme province.

Cette année, on devrait profiter des enseignements que comporte un quart de siècle de stériles 24 juin, pour faire de la St Jean Baptiste le point de départ d'un grand mouvement, le mouvement de colonisation que sugègre le bon patriote L. O. David et qu'il faudra cependant élargir pour qu'il soit efficace

Il faut changer la mentalité de notre génération, de notre race même ; il faut habituer notre peuple non pas seulement à se reposer sur l'héroïsme des aïeux, sur le souvenir des grandes époques, sur l'œuvre des sacrifices d'il y a 60 ans, mais à marcher dans les voies nouvelles, à faire de l'initiative, mais à se dévouer elle-même pour la prospérité et le développement du pays.

Il ne faut pas qu'elle se contente toujours de chanter les vieux refrains et d'applaudir à des périodes ronflantes, il faut qu'elle prenne les moyens de donner à la province de Québec la place qu'elle doit avoir dans la confédération. Il ne faut pas qu'elle se cantonne invariablement dans le passé, mais il faut à tout prix qu'elle soit de son époque, par l'école, par les méthodes d'agriculture, par le travail, par le progrès.

Si, il y a dix ans, on avait entrepris un grand mouvement national de colonisation et de repatriement, nous n'avons pas de peine à croire qu'il y aurait 25,000 Canadiens-français dans l'Ouest, qu'il y aurait des milliers et des milliers de colons heureux dans la Matapédia, dans la région de l'Outaouais et au Témiscamingue.

Il faut une campagne patriotique dans la presse, à la tribune, dans la chaire, c'est-à-dire que les journalistes, les hommes politiques et le clergé doivent s'entendre pour modifier les idées vieilles de notre population, pour lui faire comprendre qu'il n'y a plus d'avenir aux Etats-Unis pour les nôtres et qu'ils ne peuvent rien faire de mieux pour eux et leur famille que prendre des terres et faire de l'agriculture au pays natal.

Les salaires dans les filatures américaines rapportent au plus à nos compatriotes de la Nouvelle-Angleterre $6 et $7 par semaine. Or on s'enrichit vingt fois plus vite sur les terres à blé de l'Ouest, et on vit bien mieux dans notre province.

Il faut prêcher la colonisation, il faut faire une croisade pour l'Alberta, le Manitoba, le Nouvel-Ontario aussi bien que pour le Témiscamingue, l'Outaouais, le Lac St Jean et la Matapédia.

Et pendant qu'un congrès de patriotes travaillera à diriger vers les terres nouvelles un courant de colons canadiens-français, que les hommes publics s'entendent donc pour régénérer l'école, élargir les programmes et donner le meilleur élan possible aux enfants d'aujourd'hui, aux hommes de demain.

Que la St. Jean Baptiste de cette année prépare l'entrée de notre province dans le vingtième siècle vers des idées plus nettes, des pensées plus pratiques et des moyens d'actions nouveaux.

M. David, ne vous en tenez pas à une claironnée, à une charge aux champs, dirigez le mouvement, organisez le congrès de colonisation.

" La Patrie ".

## MIEUX QU'EN CHINE

Une histoire de Françoise, dans la "Patrie", qui peut coiffer quelques uns dans notre district, nous en sommes certains :

Il vient de s'ouvrir en Chine une nouvelle carrière pour les femmes ; celle de " rapporteuse de nouvelles. "

Les devoirs de cet état consistent à aller de maison en maison et de débiter, moyennant finances, ce que l'on sait sur le compte de son prochain.

La " rapporteuse de nouvelles " annonce son approche au son des tambours, et une fois admise dans l'intérieur des familles, elle raconte dans tous ses moindres détails les flirtations scandaleuses de Madame Wung Chang Lee, ou tout autre racontar de ce genre.

Pour ces services aussi intéressants qu'instructifs la rapporteuse reçoit une jolie rémunération, et si par hasard, il lui arrive de raconter une histoire qui offre un intérêt particulier à la maîtresse de la maison qu'elle visite, —une humiliation à une rivale détestée, par exemple,—elle reçoit un joli cadeau en sus de son salaire.

Ceci se passe dans les pays qui ne sont pas encore civilisés.

Dans le nôtre, Dieu merci, le système suivi par la rapporteuse chinoise est perfectionnée. Le tam tam est rayé des accessoires ; quand il se fait du bruit, c'est plutôt après qu'avant le bavardage.

Puis, ici, c'est très gratuitement que ces services là se rendent, par pur désintéressement et simple amour de l'art.





## AVIS.

EST par les présentes donné que l'assemblée des actionnaires de "The Edmonton Printing Company," Limited aura lieu à Edmonton, au bureau de Frédéric Villeneuve, Avocat, à 4 heures de l'après-midi, vendredi, le vingt-huitième jour du mois de juillet courant, pour la transaction des affaires de la Compagnie, élection des directeurs, reddition des comptes, etc, etc.

Donné à Edmonton, ce quatrième jour de juillet, A. D., 1899.

FREDERIC VILLENEUVE,
Secrétaire provisoire.



















## TROUVE.

Un étalon brun, tache blanche dans le front le boulet et la patte droite de derrière blanche âgé de 2 à 3 ans. A la résidence de CHARLES PARADIS.

29 mai, 1899.

LAMOUREUX, P. O.

S. O. ¼ Sec.—2 Tp. 55, Rg. 23. W. 4e.

3 fois.

## L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par "The Edmonton Printing Compagnany, Limited."

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins. trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée.
'l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 13 Juillet 1899.


# Encore L'Immigration.

Depuis quelque temps un certain journal de Québec poursuit, sans trève ni relâche, une campagne de dénigrement contre notre pays. A l'entendre, le canadien-français ne saurait venir dans l'Ouest sans s'exposer aux horreurs de la faim, et sans perdre ce qu'il a de plus précieux au monde, sa langue et sa foi. Nous avons maintes fois déjà combattu cette thèse, et fort de la valeur de notre cause, appuyé par le clergé catholique et par la population française de l'Ouest, nous élevons de nouveau la voix, pour affirmer que nos compatriotes, tant au point de vue moral que matériel, ne courrent aucun danger sur les rives de la Saskatchewan.

Chaque train nous amène une foule de visiteurs et de délégués de l'Est du Canada et des Etats-Unis, tous se font un devoir de parcourir nos champs de blé, de converser avec les braves colons qui les cultivent, de s'enquérir du contentement, de la confiance et des espérances de ces honnêtes gens ; en un mot il acquièrent par eux-mêmes des notions exactes sur la valeur de notre sol, sur la facilité de la culture dans ces lieux, sur l'accès relativement aisé des marchés et les prix rémunérateurs des denrées. Or, pas un que nous sachions, n'est retourné sans exprimer l'entièce satisfaction que lui causait sa visite, plusieurs mêmes ont donné dans les journaux leur opinion en des termes enthousiastes, attestant la fécondité prodigieuse de nos terres et la vérité de tout ce qu'on leur avait dit au sujet des avantages qu'offre l'Alberta au colon intelligent et laborieux ; d'autres, et c'est le grand nombre, nous sont revenus, armes et baggages, pour demeurer ici désormais accompagnés de leur famille, de parents, d'amis.

Voilà qui est significatif. On aura beau remplir des colonnes contre l'immigration au Manitoba et au Nord-Ouest, on ne réussira pas à détruire l'éloquence de ces faits. Loin de nous la pensée d'empêcher que l'on élève aux nues le Lac St. Jean, mais nous ne laisserons pas nier les ressources merveilleuses de ce pays sans faire entendre une énergique protestation. Nous voulons que le canadien-français, tout comme l'anglais, l'allemand, le galicien se dirige de ce côté sans crainte, sans arrière pensée. S'il a du courage, de l'esprit d'initiative, il réalisera bien sa subsistance pour commencer, et en peu de temps il se créera un "home" enviable. Ils sont légion ceux des nôtres établis dans les alentours dont l'exemple démontre ce qu'on peut faire dans nos prairies avec de la volonté, et de la persévérance. Nous connaissons plusieurs cultivateurs qui, arrivés dans l'Alberta sans un seul sou, il y a six ou sept ans, ne cèderaient pas leur avoir aujourd'hui pour trois ou quatre mille piastres. Est ce assez beau ?

Les Européens sont bienvenus dans nos parages, la plupart font d'excellents colons et nous ne saurions en conscience les refuser. Mais, à nos compatriotes, pour notre part, nous réservons l'accueil le plus cordial ; à eux, la première, la meilleure place dans ces territoires ouverts par nos trappeurs et nos Missionnaires. Ils sont tout formés à la vie que nous menons, à notre civilisation, à nos moeurs, à nos lois ; puis nous avons besoin d'eux pour conserver et renforcir notre position. Que nos compatriotes viennent donc en toute sécurité ! Ah ! s'ils savaient comme on peut ici de même que dans la paroisse natale rester fidèle à l'idiôme maternel et à la religion des premiers ans !

Nous aimerions qu'il serait donné à nos détracteurs d'assister à la messe par un beau dimanche dans une de nos paroisses canadiennes-françaises environnantes, de voir les fidèles se presser avec un saint respect dans le temple de la prière, d'entendre le curé prononcer le sermon dans la langue française.

Nous aimerions qu'ils seraient présents à une de nos grandes démonstrations nationales, à une fête de la St Jean Baptiste par exemple alors que tout ce qu'il y a de français dans ce district se réunit dans un même endroit. C'est là qu'ils entendraient les cuivres de nos fanfares lançant à tous les échos les airs nationaux les plus populaires, des chœurs chantant avec entrain les vieux refrains canadiens, c'est là qu'ils entendraient nos discussions pacifiques sur des questions touchant nos intérêts les plus chers. Et en présence de tant de dévouements, d'enthousiasme et d'amour, une fois pour toutes, ceux là se convaincraient que le sentiment national et religieux n'est pas mort dans nos cœurs. Oui, l'héritage de gloire et de bravoure légué par nos aïeux, nous le vénérons de toutes les énergies de nos âmes, et nous mentir croirions à notre origine, nous rendre indignes de nos destinées, si nous cessions d'être encore et toujours ce qui grandit tant nos pères aux yeux de l'histoire et aux nôtres. Sans doute nous sommes ici en contact avec des races différentes de la nôtre, mais à force de modération, de tolérance, en accordant aux autres ce que nous réclamons pour nous-mêmes, nous jouissons en paix de nos droits à l'ombre d'une constitution généreuse.

Les journalistes de la Province de Québec qui décrient le Nord-Ouest sont, croyons-nous, animés d'excellentes, de louables intentions ; une idée belle et noble les inspire. Ils désirent grouper autour du vieux Québec tous les enfants de l'immense famille canadienne-française. Ce projet n'est pas nouveau ; et s'il était réalisable, nous trouverions bien peu à redire. Mais comment admettre que tous les canadiens des paroisses d'en bas qui songent à se déplacer, se fixeront volontiers sur les terres à bois du Lac St. Jean ou dans d'autres endroits du même genre actuellement ouverts à la colonisation dans la Province de Québec ? Comment croire que tous sans exception consentiront sans récriminer à prendre la hache du défricheur et à accomplir une tâche de géant qui ne rapportera aucun bénéfice appréciable avant deux ou trois générations ? N'y en aura-t-il pas qui refuseront net de suivre le courant et parmi ceux qui iront, combien persévèreront ? Bien avant ce jour, on a fait de la colonisation dans Québec, et cependant nombre de canadiens n'ont point mis à profit les conditions avantageuses qu'on leur proposait. Ils ont préféré, en dépit des efforts de tous et de chacun, prendre la route des Etats-Unis, c'est autant d'énergie de perdue, c'est le meilleur sang de la patrie qui s'en va. Il faut à tout prix guérir cette plaie sanglante de l'émigration qui nous épuise ; ces enfants qui ont quitté le pays, il faut les ramener. Mais rappelons-nous qu'ils peuvent servir l'idée française au Nord-Ouest, aussi bien que, dans la Province de Québec.

Eh bien ! si leurs vieilles terres de la Province de Québec ne suffisent plus à leur subsistance, si elles sont trop étroites pour qu'ils puissent y établir leurs enfants, si d'un autre côté les forêts du Lac St Jean les effraient, disons-leur en bons patriotes qu'au Manitoba et au Nord-Ouest ils trouveront de quoi subvenir à leurs besoins présents, assurer l'avenir de leurs enfants, calmer les soucis de leur vieillesse et faire leur bonheur ; si la Province de Québec n'est point un champ propice pour leur activité, il n'est point nécessaire qu'ils traversent la ligne quarante cinquième. Et que ceux des nôtres qui sont maintenant dans la république voisine reviennent au Canada ; unissons nous pour leur conseiller de s'emparer des terres de l'Alberta. Ici nous nous estimerons heureux de les recevoir tous au sein de notre population, et nous sommes convaincus qu'ils réussiront. Eux y gagneront, la patrie aussi.

La question ainsi posée devrait, il nous semble, être définitivement décidée ; cette manière de voir, qui est d'ailleurs celle de plusieurs grands journaux, devraient rallier tous les suffrages ; mais si les préjugés, l'ignorance, la passion ou l'intérêt en décident autrement, nous aurons le droit de prier ceux qui ne pensent pas comme nous de nous écouter et de réfléchir.

A tout événement, nous reviendrons sur ce sujet et nous ne l'abandonnerons pas que nous ne l'ayions examiné sous toutes ses faces. Le devoir nous oblige d'éclairer les esprits, et nous ne faiblirons pas à la tâche. Il y va de l'intérêt, de l'avenir de notre race.

MAXWELL.



### SOUMISSIONS.

DES SOUMISSIONS seront reçues par "The Union Threshing Co. Limited," pour un charroyeur d'eau, avec wagon et ses chevaux pour fournir l'eau nécessaire pour battre durant la prochaine saison des battages. Les soumissions devront être laissées à la résidence du Secrétaire, Oat land farm, S. E. ¼ Sec. 22, Tp. 55. R. 21, pas plus tard, que jeudi le 20 juillet courant, à midi.

THOMAS J. STACEY, Secrétaire,
Bureau de Poste, New-Lunenn.

## LES YEUX.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore :
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchantés des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leur couchant,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Sully Prudhomme.

## NOTES LOCALES

Argent à prêter sur 1er hypothèque, S'adresser à Frédéric Villeneuve.

Les excursionnistes de M. l'abbé Morin seront ici lundi soir. Ils seront à peu près 50.

Notre ami J. H. Gariépy est parti pour un voyage au nord de cette ville.

Du 1er janvier 1899 au 30 juin '99, 558 entrées pour homesteads ont été faites au bureau des Terres. Dans le mois de juin on en compte 190.

La nouvelle de la nomination d'un nonce apostolique a été accueillie avec joie en cette ville. Mgr. Falconio est l'heureux titulaire de cette charge.

Madame Geo. Roy, épouse de notre sympathique régistrateur qui était à la chambre depuis quelques jours est dans la voie d'un prochain rétablissement.

Le pélérinage des catholiques de ce diocèse au lac Ste Anne a lieu aujourd'hui. Nombre de personnes d'Edmonton, de St Albert et d'ailleurs y prennent part.

M. Benjamin Prince, député de Battleford à la Législature de Régina et l'un de nos trois députés canadiens-français est de passage en cette ville arrivé lundi soir. Nous lui souhaitons bienvenue.

M. Eudore Voyer dont nous avons annoncé le départ prochain pour Banff a manqué son train mardi et a remis son voyage à plus tard. Nous espérons qu'il n'arrivera pas en retard ... .........au jugement dernier.

Lundi dernier une tempête de tonnerre, de vent et de pluie s'est abattue sur notre ville et les places environnantes. C'est la plus forte que nous n'ayons eue de longtemps. Heureusement qu'aucun préjudice notable n'a été causé.

Nous conseillons nos lecteurs Métis qui ont droit au scrips qui seront accordées par le gouvernement, de ne pas se laisser déposséder de leur héritage par les spéculateurs qui courent la campagne de ce temps-ci, et qui les exploitent. Avis a tous.

Notre ami et concitoyen J. G. Fairbanks laissera prochainement Edmonton pour aller s'établir à Stony Plain où il va ouvrir un magasin général. Tout en exprimant à notre concitoyen les regrets de ses amis en le voyant s'éloigner de la ville, nous lui offrons nos meilleurs souhaits de prospérité dans sa nouvelle carrière. Nous félicitons les colons de Stony Plain de leur acquisition. Le magasin de M. Fairbanks sera élevé vis-à-vis la nouvelle chapelle catholique et aura 28 x 30 pieds de superficie.

MM. Noël Ponton et Hilaire Frijon délégués de Turton Spink Co. South Dakota sont passés hier à nos bureaux pour nous faire un rapport de leur tournée dans notre district. Ces messieurs représentent une vingtaine de familles du Dakota qui viendront nous joindre à l'automne. Les endroits visités sont St. Albert, Morinville, Horse Hills, St. Emile, La Vermillon, et, comme nous a déclaré M. Ponton, il faut voir pour croire comme nous avons un si beau pays et dont les cultivateurs semblent si satisfaits. Ces messieurs sont retournés dans leurs familles ce matin.

## CONDOLEANCES

A une assemblée de la Société St. Jean Baptiste tenue à Edmonton le 2 juillet 1899, étaient présents :

M. Villeneuve, Président, au fauteuil, MM. Lessard, Voyer, Laurencelle, Dr. Roy, George Roy, Prince, Gariépy, Chénier, LaRue, Bertrand, Labissonnière, Leclerc, Fairbanks et Royal, etc.

Proposé par MM. Laurencelle Dr. Roy, secondé par MM. Gariépy, LaRue, Chénier, Prince ; Que les membres de la Société St Jean Baptiste d'Edmonton ont appris avec douleur la mort de Eugène Dégagné fils bien-aimé de Monsieur et Madame A. Dégagné.

Que tous les membres de la société sympathise avec la famille en ce jour d'épreuve. Adopté.

Proposé par A. Prince, J. H. Gariépy, secondé par G. Roy, Chénier, Dr. Roy ; Que copie des présentes résolutions soit transmise à Monsieur et Madame A. Dégagné ainsi qu'au journal officiel de la Société, " L'Ouest Canadien ".

F. VILLENEUVE,
Président,
J. A. ROYAL,
Secrétaire.

## CHAMBRES DES COMMUNES.

Tribune des journalistes,
3 juillet.

La chambre, constituée en comité, a examiné le bill de M. Clifford-Sifton proposant diverses modifications à la loi concernant la vente des terres publiques.

Une des clauses les plus importantes du bill proposé recommande l'émission de " scrips ", ou certificats de propriété, à 3,000 métis du Nord-Ouest qui ont prétendu, justement dit le ministre, avoir droit à semblable émission en 1885. Ces scrips auraient une valeur de $240 chacun.

M. Foster est d'avis que le système de scrip est le plus mauvais qu'on peut imaginer, car le scrip passe généralement des mains du métis ignorant dans celles du spéculateur. Pourquoi les métis ne recevraient-ils pas leur indemnité en terres ou en espèces ?

M. Davin fait aussi observer qu'ayant eu occasion de parler du système de scrip avec le P. Lacombe et Mgr Taché, ces personnes ont déclaré le système condamnable.

M. Sifton répond à ces critiques en disant qu'il a perfectionné le système de scrip ; en changeant la forme du certificat, il a prévu la nécessité d'un transport du scrip par devant témoins. Jusqu'à présent, le scrip était négociable par simple endossement, ce qui a donné lieu a de faciles abus.

Le ministre de l'intérieur se déclare cependant disposé à accepter toute suggestion utile aux intérêts des métis.

Le débat, suspendu à six heures, fut rouvert par M. Sifton à la séance du soir. Il estime qu'il est très difficile de trouver un moyen, qui mette les métis en pleines jouissance des avantages conférés par le scrip. Pour la plupart, les métis ont possédé des terres et ils ont gaspillé l'argent obtenu en retour. Quoi qu'il en soit, le gouvernement veut régler sans plus attendre cette question des droits des métis à laquelle il avait promis son attention. C'est cette promesse seule faite par le présent cabinet aux métis intéressés qui a évité des manifestations de leur part. Les prédécesseurs du ministère Laurier avaient aussi promis un règlement de la difficulté, mais sans aller plus loin.

Comme exemple des abus intolérables qu'avait provoquées, le système de scrip tel qu'arrangé ou toléré par les gouvernements conservateurs, le docteur Montague, député de l'opposition, cite le cas d'un homme qui acquitta une dette de $1,200 contractée envers le ministère de l'intérieur, avec des scrips de l'émission du 1885 qu'il avait acheté à quelques métis pour la somme de $90.

Les métis, gens naïfs et simplistes, sont une proie facile pour les spéculateurs qui ne respectent rien et abusent de tout. En ce moment même, on leurs achète leurs réclamations pour une somme variant de $40 à $45, avec un premier versement de $10. Mais on a escompté à tort les bénéfices de la loi que propose M. Sifton. Les spéculateurs ignoraient que le transport d'un scrip ne se ferait plus dorénavant par simple endossement, mais qu'une entrée régulière au département des terres à Ottawa deviendrait indispensables pour légaliser ce transport. Au surplus, un grand nombre de ceux qui doivent recevoir les scrips nouveaux sont des mineurs qui ne pourront légalement disposer de leurs titres avant leur majorité.

Cette fois, c'est donc le renard qui est trompé par la poule, la poule métisse que les spéculateurs ont plumée tant de fois.—"Le Temps".

## LA COLONISATION DANS L'OUEST CANADIEN

### L'Avenir de la race française au Manitoba

### Il y aura place pour cent paroisses catholiques

M. l'abbé D. Gérin termine en ces termes une très intéressante étude public dans la "Manitoba" :

Le Manitoba seul couvre une superficie de 74,000 milles carrés ou environ 47,331,800 acres. La population n'est encore que de 200,000 âmes et il y a place pour des millions. En dirigeant de ce côté tous ceux qui sont condamnés ou se condamnent à abandonner notre province nous formerons à notre tour, un élément puissant dont il faudra tenir compte dans l'administration de la chose publique. Pour qui connait les paroises de St. Jean Baptiste, de St. Pierre de Ste Agathe, de Lorette, de Sainte-Rose, du Lac Dauphin, etc., dans le Manitoba, de Saint Louis de Langevin, du Lac aux Canards, dans la Saskatchewan, de Morinville de St. Albert, dans l'Alberta, il est évident que jamais l'on ne parviendra à défranciser ces centres pas plus que Québec ou les Trois Rivières. Et nous pouvons former des centaines de paroisses dans les mêmes conditions.

Manitoba compte à l'heure actuelle 25,000 catholiques, 46 églises ou chapelles, déservies régulièrement, 50 postes visités par des missionnaires, 34 prêtres séculiers, 47 religieux, 6 communautés d'hommes, 7 communautés de femmes, dont 6 vouées à l'enseignement. Une citadelle gardée par de pareils défenseurs peut être attaquée : elle ne se rend pas. Que l'on veuille se rappeler la situation de nos pères, lors de la conquête, abandonnés, sans ressources, sur une terre ruinée par de longues guerres et envahie de tout côté par des ennemis puissants. C'était le temps ou jamais de se décourager.

Nous commencions pourtant alors à écrire les plus belles pages de notre histoire.

Avec notre force d'expansion, notre vitalité, notre énergie ne pouvons-nous pas avec confiance continuer dans les prairies de l'Ouest, la lutte glorieuse soutenue sur les bords du Saint-Laurent ?

J'ai évoqué le souvenir de la conquête. En étudiant l'histoire des années qui l'ont précédée, l'on voit qu'un certain groupe de Français combattait, à la cour de Versailles, la colonisation de notre pays. Les arguments qu'on y faisait valoir ressemblent beaucoup à ceux dont se se sert Jean-Paul. " Pourquoi, disait-on," dépeupler la France ? N'avons-nous pas besoin de tout notre monde ? Pourquoi envoyer tant de braves gens vivre entre des castors et des ours, ou se faire scalper par des sauvages ? Que nous importent quelques arpents de neige ? Il n'est pas besoin d'ajouter que ces discoureurs n'étaient pas plus les amis de la France que du Canada.

Je soupçonne fort Jean-Paul de ne pas bien connaitre l'ouest. S'il en a le loisir et la volonté, qu'il visite donc ce beau pays. Je lui promets d'avance une large et généreuse hospitalité par tous nos compatriotes de là-bas, et bien des regrets pour le travail qu'il fait aujourd'hui. Il comprendra alors le mot de Sir G. E. Cartier : " Jeunes gens allez à l'ouest ! c'est le pays de l'avenir." Il comprendra aussi tout ce qu'a de vraiment canadien, l'appel que faisait l'automne dernier, le vaillant archevêque de St-Boniface, en faveur de la colonisation de cet immense Ouest, dont il est le chef spirituel.

Il nous faut un solide point d'appui dans ces régions où se concentrent tant de forces vives. Tout ce qui contribue à étendre et a fortifier l'influence française, que ce soit à l'Ouest, au Nord, ou à l'Est de la Confédération, doit de toute évidence profiter à la province de Québec.

C'est tout pénétré de cette conviction, que je me joins de grand cœur aux zélés missionnaires colonisateurs, pour aider à faire connaitre les richesses de ces contrées, et y diriger tous ceux qui sont dans l'obligation de laisser leur terres et qui n'ont pas le goût, la force ou la volonté de se faire défricheurs ; les pères de familles qui n'ayant pas les moyens d'établir ici leurs enfants, vont les voir partir, les uns après les autres, pour courir les voyages ; les cultivateurs qui peinent de père en fils sur des terres arides, pour ne gagner, malgré leur vaillance, qu'un pauvre pain noir ; ceux qui, trop nombreux, hélas, ! interrogent l'horizon et demandent où aller ; enfin, et surtout, ces centaines de compatriotes qui tous les ans vont, à pleins chars offrir à l'étranger, leurs bras, leur santé et leur liberté,

Et en faisant ce travail, je crois servir les intérêts de la province de Québec, tout autant que ceux de l'Ouest canadien.

D. GERIN, Ptre.



## AVIS.

L'ASSEMBLEE générale annuelle des Actionnaires de " The Union Threshing Co. Limited ", aura lieu à la résidence de M. Marcel Doray, ¼ S. E. Sec. 10, Tp. 55, R. 23, à sept heures de l'après-midi, lundi le 7 Août, 1899.

THOS. J. STACEY, } Secrétaire " Union Threshing Co. Ltd.





## AVIS PUBLIC

LES SOUSSIGNES ayant été nommés commissaires, par le Gouvernement du Canada pour traiter avec les Métis des Territoires du Nord-Ouest, donnent par les présentes avis au public, qu'à leur retour du district d'Athabasca en Octobre prochain, ils annonceront les lieux et dates, auxquels ils donneront rendez-vous aux Métis des parties habitées des Territoires du Nord-Ouest et, émettront des scrips pour les enfants des Métis nés, entre le 15 juillet, 1870 et la fin de Décembre, 1885.

JAMES WALKER,
ARTHUR COTE.
Commissaires pour les Métis.

## Avis Public !

### Soumissions.

**FOIN ! FOIN !**

RESERVE INDIENNE DE SHARPHEAD.
NO. 141.

DES SOUMISSIONS seront reçues par le Soussigné jusqu'à midi, le 22 juillet, 1899, pour l'achat du foin, qui pousse sur la réserve, dans cette saison.

Il ne sera permis à personne, d'acquérir plus de foin qu'il ne lui en faut pour son usage.

Le plein montant du prix d'achat ou de chèque accepté, devra accompagner chaque soumission.

La plus haute en aucune soumission ne sera nécessairement acceptée.

Pour aucune information plus ample, s'adresser au Bureau des terres de la Puissance, Edmonton, Alberta.

Edmonton, Bureau des Terres, 23 juin. 1899. } J. A. ROYAL, Agent Actif des Terres de la Puissance.

29-6-13-20



## CONTRAT DES POSTES.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au Maître Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi vendredi le 11e jour d'août prochain, pour le Transport des Postes de Sa Majesté, d'après un contrat proposé pour quatre ans, tous les quinze jours, dans chaque direction entre le Fort Saskatchewan et Pakan, via Bruederheim, Edna, Wostok et Whitford, dans chaque direction, à partir du 1er Septembre prochain. Des avis imprimés contenant des informations plus détaillées tant qu'aux conditions du contrat proposé peuvent être vues et des formules de soumissions peuvent être vues aux Bureaux de Poste, Fort Saskachewan et Pakan et aux Bureaux intermédiaires et à ce bureau.

Winnipeg, 23 juin, 1899, Bureaux de l'Inspecteur des Bureaux de Poste. } W. W. McLEOD, Inspecteur des Postes.

29-6-13

## MON AMI GEORGES

Retrouver, quand on court sur ses quarante ans, un ami perdu depuis un quart de siècle, est une aventure banale peut-être, mais qui n'est ni sans charme ni sans mélancolie. C'est le passé, le passé lumineux et gai, qui, sans souci aucun de l'heure présente, se glisse en votre âme renouvelée, vous enveloppe de rêve, s'impose à vous de l'ineffaçable douceur des souvenirs et triomphalement vous reprend tout entier. Et cette interruption de vie a quelque chose de délicieux à la fois et de cruel. Avec quelle ardent et quelle craintive curiosité n'interroge-t-on pas ce visage qui surgit devant vous, pour y découvrir sous les morsures, les stigmates et les humiliations de l'âge,la fraicheur et la délicatesse des traits dont la vision loitaine s'évoque et se précise peu à peu ? Et comme ont voudrait pénétrer jusqu'à cette âme pour se rendre compte des atteintes qu'elle a subies du fait de la fréquentation des hommes et de la pratique de la vie ! Puis quelle joie quand, avec beaucoup de bonne volonté, on est enfin parvenu à retrouver dans l'homme d'aujourd'hui un peu de l'enfant d'autrefois ! Quelle étude l'un pour l'autre que celle des transformations, des déformations souvent ; hélas ! qu'ont subies dans ce long espace d'âge ces deux esprits, ces deux caractères, ces deux âmes ! Si la gaiété s'est retiré de ces yeux qu'on a connus si rieurs, la bonté du moins la bonté, ce charme qui survit à tous les autres, est-elle demeurée au fond de ce cœur maltraité sans doute par la vie ? Et l'amitié d'antan peut-elle renaître, continuer plutôt, aussi désintéressée et confiante ? On l'espère, on le désire, mais on craint, et peut-être est-ce pour cela qu'on s'interroge tout d'abord avec tant de discrétion.

Et je suis arrivé à philosopher ainsi par la rencontre que je fis à Bordeaux, il y a quelques semaines à peine, de mon vieux camarade Georges Hauriot. Amis d'enfant, amis de collège ; nous nous étions quittés au seuil de la vie, appelés à suivre des voies différentes, et voilà qu'au bout de vingt-cinq ans, grâce à un ami commun qui nous avait ménagé cette réunion et nous en avait avertis, ne voulant pas que rien de triste et de décevant s'y mêlât nous nous retrouvions la main dans la main, un peu d'émotion au cœur et dans les yeux. Georges, quand je l'avais vu pour la dernière fois, était novice à bord de "l'Intrépide" et s'apprêtait à faire son voyage autour du monde ; je ne voulus m'apercevoir du hâle que les embruns avaient déposé sur ses joues en fleurs. J'avais, de mon côté, travaillé, peiné et souffert ; il feignit d'ignorer mes cheveux grisonnants et mes rides précoces. Nous nous jurâmes mutuellement !—un peu mélancoliquement dans le fond—que nous n'avions presque pas changé et que, même sans l'intermédiaire de notre ami, nous nous fussions parfaitement reconnus.

—Es-tu devenu la psychologue l'observateur féroce, mais un peu crédule, que tu menaçais d'être ? me dit-il.

—Et toi, mon ami Georges, es-tu toujours le coureur d'aventures, le garçon jovial, sceptique et railleur que javais présagé en toi dès le sein de ta nourrice ? lui répliquai-je.

Georges secoua la tête.

—Le coureur d'aventures a été assagi par vingt ans de navigation. Le railleur n'existe plus. Quant au bon garçon jovial et sceptique, il a monté une usine, s'est marié et prend du ventre. Tant pis ! lui répoudis-je en riant. Quant à moi, j'observe toujours, mais on ne me fait plus prendre des vessies pour des lanternes.

Tout en devisant, nous avions pris place à la terrasse d'un café ; pendant quelques instants nous revécûmes les bonnes, les chères années de jeunesse. Puis le présent nous reprit, nous franchîmes d'un bond ce passé d'un quart de siècle qui avait séparé nos deux routes ; le gentil petit marin d'autrefois disparut et fit place de nouveau au bourgeois assagi.

—Alors plus d'idéal plus de roman, plus rien ? lui dis-je avec une figure si franchement déconfite qu'il éclata de rire.

—Plus rien, mon cher ; tu vois en moi le moins idéal et le moins romanesque des hommes.

—Je le regrette, fis-je un peu fâché.

Mon ami Georges me regarda de nouveau en riant. Mais je lui en voulais je boudais sérieusement, et, quand il vint à me parler de sa femme, je fus sur le point de lui demander le chiffre de la dot.

Il était onze heures et demie ; Georges frappa sur la table avec une pièce de monnaie, régla la dépense, puis me prenant par le bras.

—En route, s'écria-t-il joyeusement.

—Pour où, mon brave ?

—Pour chez moi, mon camarade. Je vais t'introduire au sein de ma famille, te présenter à ma femme et te jeter dans les jambes de mes trois garçons. Nous allons arriver juste pour déjeuner.

—Volontiers, lui répondis-je, mais à une condition, c'est que ce soir je vous emmène tous dîner à Pessac ; il y a un certain restaurant.

—"La Réserve !" fit Georges avec un sursaut. Jamais, malheureux, jamais ? Partout, excepté là.

Que voulrit dire cet effarement.

—Tu vas me forcer à te renconter une histoire, répondit Georges à omn interrogation muette. Mais bah ! je te l'aurait toujours dite un jour ou l'autre. Oui, poursuivit-il, devenu subitement grave, une histoire arrivée il y a dix ans et dont le souvenir.

Il se passa la main sur le front et parut se recueillir un moment......

—Diable ! pensai-je, cela promet d'être drôle.

Et, ralentissant le pas, Georges commença :

—J'allais bientôt quitter la mer, et entre deux campagnes j'étais venu à Bordeaux, invité par un vieil ami à assister au mariage de sa fille. La petite fête promettait d'être charmante, car le dîner devait avoir lieu à Pessac et sous un joli ciel d'un bleu délicat, une brise caressante et douce passait par instants. Au logis de la mariée, parmi les femmes réunies avant le départ pour l'église, beaucoup étaient jeunes, jolies, avenantes et gaies. Une de ces dernières surtout, une jeune fille, par l'éclat de ses beaux yeux et la grâce de son sourire, amenait la joie sur tous les fronts. Cheveux de Vénitienne, teint de Parisienne, regard d'Andalouse, elle mettait en son léger bavardage juste ce qu'il fallait d'accent bordelais pour relever la faveur des propos obligatoirement échangés ces jours-là.

—Je la vois d'ici, m'écriai-je, et surtout je l'entends.

—C'était la fille du colonel Guillaine, un vieux brave, teint de brique, moustache et barbiche blanches, brochette à la boutonnière, une santé physique et morale parfaite, me sembla-t-il. De temps à autre pourtant dans sa parole une certaine hésitation, suivie de l'inévitable " bredouillement " de l'homme qui craint d'avoir éveillé une impression désagréable et veut du reste rattrapper le temps perdu. Mais ce détail que je devais me rappeler plus tard ne me frappa pas sur le moment. Et j'observais avec une sorte d'attendrissement son regard qui se promenait fièrement de sa femme encore élégante et jeune, à sa fille, toute mignonne en sa fraîche toilette. J'appris sans déplaisir que j'avais été désigné pour être le cavalier de cette jolie personne, et j'obtins d'elle un beau sourire en réponse au compliment banal que je dus lui adresser quand on nous présenta. La même voiture nous emporta, le colonel, Mlle Guillaine, une autre dame et moi, et le trajet jusqu'à l'église ne fut qu'une longue et amicale conversation.

Je crus devoir ici interrompre le narrateur.

—Je te vois venir mon vieux camarade, lui dis-je. Tu avais trente ans, Mlle Guillaine, dix-neuf......

Comme tu es loin de compte, mon pauvre ami ? interrompit Georges à son tour ; laissez-moi finir, cela vaudra mieux. Je ne te raconterai pas la cérémonie, continua-t-il. Au sortir de la sacristie, nous échangeâmes quelques mots, Mlle Guillaine et moi. La jeune fille me parla de l'église que nous traversions en ce moment, et m'en parla avec émotion. Elle ne pouvait éveiller en son âme, cette vieille église pleine d'ombre et tiède d'encens, que de douces pensées : c'était là que l'enfant avait été baptisée, là que la fillette avait fait sa première communion......

—Là que la jeune fille se mariera demain, ajoutai-je.

On avait souri, rougi, et nous étions remontés en voiture, en route pour Pessac.

A peine installés, et pendant que nous filions au grand trot sur la route poudreuse, j'adressai la parole au colonel placé à ma gauche, en face de sa fille. A ma grande surprise, il me répondit à peine. Je revins à la charge, et cette fois encore je n'obtins d'autres réponse que de vagues monosyllabes. Que se passait-il, d'où venait ce changement ? Avais-je affaire à un maniaque, aimable le soir et grincheux à midi ? Je regardai le colonel : la tête appuyée au dossier de la voiture, il se tenait immobile, les traits calmes et n'indiquant en rien la contrariété ou la mauvaise humeur.

Je me tournai vers la jeune fille qui, elle aussi, me parut avoir perdu sa belle et saine gaieté de tout à l'heure. Evidemment il y avait quelque chose. Mais quoi ? Après une autre tentative aussi infructueuse que les deux premières pour engager la conversation, je pris le seul parti raisonnable qui était d'attendre. Quelques instants d'un silence pénible, presque douloureux, s'écoulèrent. Une sorte d'anxiété, sans mobile apparent, sans raison plausible, peu à peu m'envahissait. Tout d'un coup je vis la jeune fille se pencher vivement vers le colonel :

—Es-tu fatigué, papa ?

Sans un mouvement, à voix presque basse, il répondit :

—Non.

Je crus devoir intervenir :

—La chaleur, peut-être ?

Et j'abaissez la glace restée levée de son côté.

Le colonel alors tourna légèrement la tête et me remercia d'un pâle sourire. Imbécile que je n'était de n'avoir pas deviné du premier coup le motif du silence de cet excellent homme. Je ne supposai, du reste, qn'un simple malaise, et j'allais adresser quelques mots de réconfort à Mlle Guillaine, quand je vis celle-ci porter un mouchoir à ses yeux déjà rougis, et interroger de nouveau son père.

—Vas-tu mieux ? Veux-tu que je fasse arrêter ?

—Non, ce n'est rien, répliqua le vieux soldat de la même voix morne et lasse.

Tout d'un coup je me sentis pâlir, car je venait de me rappeler le trouble dont j'ai parlé, ce " bredouillement " significatif......

Sur un signe de moi, le cocher avait pressé son attelage.

—Nous arrivons au restaurant, mademoiselle. Là-bas, monsieur votre père trouvera......

—Papa, papa, implora-t-elle, je t'en prie, ne regarde pas comme cela !

Je tournai les yeux vers le colonel : un mouvement sec automatique, lui avait viré pour ainsi dire brusquement la tête, de mon côté, et il me regardait,maintenant,d'un air égaré, terrifiant, fixé sous la paupière immobile. Mon Dieu ! qu'allait-il donc se passer ? Une crise ? Une attaque d'apoplexie ?... Oui, hélas, une attaque. Elle se déclara terrible, épouvantable. Au milieu des cahots de la voiture emportés dans un tourbillon, devant les deux femmes affolées et qui poussaient des cris, le malheureux, que j'essayai en vain de maintenir, pris d'abord d'un tremblement convulsif, se débattait, puis bientôt retombait sur le coussin, la face exsangue,la tête ballottante sur la poitrine.

La voix de Georges, à ce triste moment de son récit. tremblait etrangement. Je le regardais et je vis qu'il faisait des efforts désespérés pour maîtriser, son émction. Il se ressaisit enfin.

—Hein? Est-ce bête ? fit-il, et ridicule chez un vieux loup de mer ? Que veux-tu ? Pendant longtemps encore je revivrai cette heure sinistre, cette arrivée à la débandade de voitures pleines de têtes effarées se penchant aux portières, puis, une fois dans la cour du restaurant,ce moribond qu'on tire du landau, qu'on étend sur une chaise longue qu'une femme et une enfant embrassent éperdument avec des appels de désespoir, tous ces gens en habits de fête, se pressant consternés et donnant des conseils, en enfin, terrassée, à bout de forces, la pauvre jeune fille allant pleurer silencieusement sur un banc du jardin... Puis la note lugubrement comique qui se mêle à toute douleur humaine : les invités se plaignant récriminant, demandant qu'on en finisse et déclarant hautement qu'un homme malade ne devrait pas accepter une invitation à une noce. Car on avait appris que cette attaque était la troisième : la jeune fille le savait, et ainsi s'expliquent ces regards d'engoisse du père et de son enfant dès le départ de l'église, tous deux s'efforçant, dans l'attente du terrible moment, avec l'espoir insensé de l'ajourner peut-être, de se dissimuler l'un à l'autre leurs terreurs.

Georges s'arrêta, il était à bout de forces. et c'était quelque chose de satisfaisant que la crispation douloureuse sous le coup de l'émotion, et surtout peut-être de la crainte de la trop laisser voir, de cette figure ordinairement si joviale. Il termina cependant.

—Et quel retour ! les deux femmes accompagnant le cadavre dans la voiture de gala la rentrée lugubre dans cette maison d'où trois étaient partis si heureux deux heures auparavant, et la veillée au milieu des sanglots, qui commence pour les pauvres créatures près du corps du mari et du père, pendant que là-bas, à la " Réserve, " la grande table en fer à cheval, la table chargée de fleurs et de laquelle on a enlevé à la hâte trois couverts, voit se rassembler autour d'elle les figures mornes des invités. Tiens, n'y pensons plus fit brusquement Georges en manière de conclusion.

—Et puis, appuyai-je à mon tour, songe qu'il y a dix ans de cela ! dix ans c'est quelque chose, et ils sont rares les deuils qui durent aussi longtemps. La femme s'est résignée, la jeune fille s'est mariée sans doute, et qui sait si de son malheur même n'a pas surgi quelque roman d'amour...

Georges haussa les épaules.

—Quelque roman d'amour !... Poëte, va, poëte incorrigible ! La famille Guillaine était sans fortune, mais le colonel avait de l'entregent et, à l'époque où se passait cette triste avanture, la jeune fille était promise, sinon fiancée, à un jeune et ambitieux officier. Le colonel mort et morte avec lui son influence, les deux femmes restées seules au monde avec la maigre pension donnée par le gouvernement, l'officier réfléchit, espaça ses visites, et finalement disparut.

—Le vilain monsieur ! m'écriai-je.

—Toujours les grands mots ! répliqua Georges avec un calme qui commençait à m'exaspérer ; c'était un homme de son époque, voilà tout.

—Alors tu l'approuves ?

—Moi ? fit-il avec bravade ; mais c'est-à-dire que si l'on m'avait consulté. . .

Je crus inutile de répliquer. Je me sentais las, écœuré, dégoûté des hommes en général et de Georges en particulier. Ah ! que j'eusse voulu être cent lieues de l'a !

—Nous voici arrivés, me dit-il en me montrant une belle maison du cours de l'Intendance.

—Bien, répondis-je machinalement.

Au deuxième étage Georges me fit entrer dans un luxueux salon, et devant cette richesse agressive et insolente s'évoqua en moi la vision douloureuse des deux pauvres créatures en deuil. Il disparut un moment et rentra bientôt, précédé d'une jeune femme dont la vue m'arracha presque un cri de surprise ! ces cheveux blonds, ces yeux noirs, ce teint mat... où avais-je vu cette figure qui se dressait devant moi souriante et gracieuse ?

—Ma femme, dit mon ami avec orgueil.

Puis, avec un regard plein a mon adresse d'une affectueuse raillerie et qu'il reporta aussitôt tout chargé de tendresse subitement devenue grave :

—La fille du colonel Guillaine ? ajouta ce coquin de Georges.

Jean Sigaux.



### LE ST. NICHOLAS.

Sommaire du No. 29.—15 Juin, 1899.

La Troupe de Don Galaor (E. Dupuis).— Lili la Charmeuse (H. Besançon).— Filleuls de Napoléon (Cap. Danrit).—Les coups de tête d'Yvonne (F. Deschamps).— Boite aux lettres.— Tirelire aux devinettes.

Illustrations par A. Birch, A. Leroux, Paul de Sémat. L. Saint, etc.

Envoi franco d'un numéro specimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave, 15, Rue Soufflot, Paris et, chez tous les libraires. Abonnements : Paris et Départements ; six mois 10 fr. ; un an 18 fr.